

chait devant, son fusil en bandoulière. Tout à coup je l'entendis crier : "Caro-Biasso !... hé !... Caro-Biasso !"

Sur l'autre rive, Caro-Biasso, en train de chasser comme nous, s'était arrêté pour boire, et lapait une petite mare d'eau claire au milieu des osiers et des galets.

"Caro-Biasso !... Caro-Biasso !"

Mon père aurait bien voulu continuer sa chasse avec lui.

Mais Caro-Biasso buvait toujours, et paraissait s'inquiéter de nous autant que d'une belle paire de gendarmes.

—Attends un peu, fait mon père en épaulant son fusil pour tirer en l'air...

Le coup part. Caro-Biasso dresse l'oreille, il voit la fumée, il flaire la poudre, et le voilà qui saute à l'eau comme un perdu, le voilà nageant, le museau levé, à travers le courant froid qui l'entraîne, et gambadant de joie à nos pieds sur le sable tout inondé.

Le pacte était fait : Caro-Biasso ne nous quitta plus de tout le jour ; il nous fit encore tuer deux pièces, et voulut bien partager notre goûter sous un arbre. Le soir, une fois la chasse finie, il nous accompagna quelque temps du côté de la ville ; mais du plus loin qu'il aperçut des maisons, il nous laissa.

Et n'allez pas croire que notre héros eût cette mine craintive et malheureuse des chiens errants qu'on traque partout. Superbe, net et luisant, il devait, étant devenu un peu bête fauve, se lécher tous les matins du bout du nez au bout de la queue ; ce vagabond-là, aurait fait honte au chien de riche le mieux soigné. Seulement, à force de courir dans les mottes sèches, l'herbe et les pierrailles, il finit par avoir le poil des pattes couleur d'arnadou comme un lièvre.

Malgré les gardes et les gendarmes, Caro-Biasso vivrait peut-être encore ; mais ainsi qu'il convient à un héros, Caro-Biasso devait être vaincu par l'amour.

Un soir de juin, il s'en venait, longeant l'ombre des murs, par le chemin de Clarescombes. Or, en passant devant une habitation moitié ferme, moitié château, il aperçut dans un coin de la cour, au dernier soleil, sa tête fine posée sur ses pattes étendues, une chienne de race qui rêvait.

Caro-Biasso, à l'ordinaire, se tenait loin de l'habitation des hommes ; cette fois, il passa la grille fièrement.

Caro-Biasso ne déplut point trop. La chienne se leva, secoua sa fourrure blanche, s'étira un moment, toute droite, sur ses pattes couleur de feu ; puis, faisant un grand saut, elle vint frotter son museau rose sur l'échine du coureur de bois.

Un instant de plus, et il y avait mésalliance.

Le maître, en train de devisser un Lefauchoux, descendit du perron pour chasser la bête plébéienne qui voulait encanailler son chenil... Caro-Biasso s'en alla, mais en montrant les dents. La chienne eut peur, les pintardes s'enfuirent, et le paon qui du haut d'un mur regardait le soleil se coucher, s'abattait lourdement sur les tuiles d'un hangar.

Caro-Biasso revint le lendemain ; il trouva la grille de la cour fermée et ne put carresser son amie qu'à travers les barreaux.

Il revint encore le surlendemain, puis le jour qui suivit, et ainsi pendant une semaine. Il maigrissait, il ne prenait plus goût à la chasse, c'était une pitié de le voir.

Il finit même par ne plus quitter les environs de la ferme.

Mais la patricienne comprit : un matin elle brisa la laisse, franchit la grille et vint trouver sur le chemin Caro-Biasso qui l'attendait. Tous deux s'enfuirent côte à côte vers le bois en se mordant le museau.

On ne les revit pas de toute la journée...

Le soir, à la nuit tombante, il s'en revenaient ensemble du côté de la ferme, Caro-Biasso fièrement, l'autre un peu honteuse, quand tout à coup, vers l'entrée du bois :

—A vous, garde ! les voilà !...

Un coup de feu... Caro-Biasso tombe.

—Il en a, dit le garde, en sortant du fourré, son fusil déchargé à la main.

La chienne, toute tremblante, léchait le sang qui coulait sur le pelage de Caro-Biasso.

—Ici, Diane ! cria le maître...

Et c'est ainsi que pour avoir aimé, Caro-Biasso mourut un soir, au coin d'un bois, sur la mousse et l'herbe, ouvrant encore l'œil avant d'expirer aux cris plaintifs de Diane, sa bello maîtresse, qu'on battait.

PAUL ARÈNE.

MINUIT

Le père (au prétendant qui est dans le salon depuis 7 heures du soir). — Voyons, jeune homme, je pense qu'il y a suffisamment de temps que vous voyez ma fille ?

Le prétendant (naïvement). — Voudriez-vous éteindre le gaz ?

COMME UNE TOURTE

Connaissez-vous cette injure élégante, qui a fait fortune dans le monde où l'on ne dédaigne pas l'argot ? "espèce de tourte !"

La conversation a pris ce vocable au théâtre, et le théâtre, comme on le devine, l'avait emprunté à la pâtisserie.

Voici, d'après une chronique, comment l'expression fut "lancée".

C'était au théâtre de l'Odéon. On jouait la *Tour de Nesles*. Pour représenter les élégants seigneurs qui accompagnent Enguerrand de Marigny, on avait pris trois figurants, dont l'un d'eux, un marmiton, assez modeste de tempérament, n'avait consenti à accepter le "rôle" qu'après hésitation.

—J'suis figurant, avait-il dit ; j'suis pas acteur !

On l'avait néanmoins décidé, à cause du costume.

Ce qu'il avait à faire, du reste, n'était pas considérable : il devait s'avancer vers la rampe et dire :

—Et quand Monseigneur le roi Louis XII rentre-t-il dans sa bonne ville de Paris ?

Aux répétitions, cela allait encore : le marmiton répétait son personnage assez proprement ; mais le soir de la première, revêtu cette fois du costume Louis XII, après s'être avancé vers le public et au moment où il allait ouvrir la bouche, il s'arrêta net et s'écria :

—Décidément, non ! j'ai l'air d'une tourte !

Et il sortit de scène furieux.

L'expression de "tourte" vivra peut-être encore quand la *Tour de Nesles* sera totalement oubliée. Et voilà les ironies de la gloire.

BIEN TRANQUILLE

Le docteur. — Est-ce que votre mari est tranquille, ce matin, madame Pierre ?

Mme Pierre. — Oh, bien tranquille, docteur.

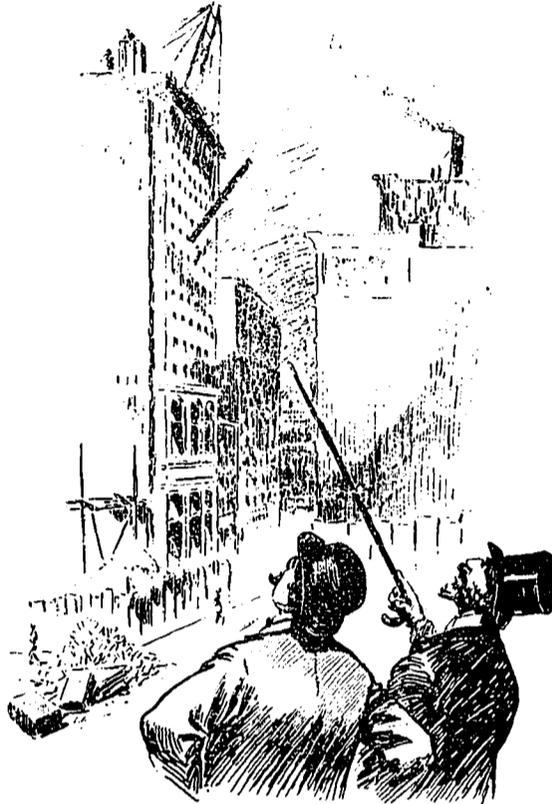
Le docteur. — Alors, à dix heures, vous lui donnerez un verre de lait.

Mme Pierre. — C'est que j'ai bien peur, docteur, qu'il n'en jouisse pas ce matin.

Le docteur. — Pourquoi ?

Mme Pierre. — Il est complètement mort depuis hier soir.

DEUX POINTS DE VUE



Boireau (désignant à son ami Calamet, le sommet d'une haute maison) — Ces hauts bâtiments ne devraient pas être tolérés. Pensez-vous aux malheureux qui travaillent à pareille hauteur et qui risquent cent fois leur vie ?



Gallouhan. — Vois-tu, O'Meara, ils ne devraient pas faire des batisses si hautes que ça. Quand je pense au public qui passe tranquillement en bas et qu'il sautrait d'une brique sur la tête pour en assommer un !...

ELLE NE POUVAIT L'ÉPOUSER

Louise. — Et pourquoi avez-vous donc renvoyé ce pauvre Alfred ; il me semblait pourtant que vous l'aimiez bien ?

Albina. — C'est vrai que je l'aimais bien mais, franchement, me voyez-vous épouser un homme qui a le nez cassé ?

Louise. — Ça s'est vrai ! Mais comment donc ça lui est-il arrivé de se casser le nez ?

Albina. — C'est moi en jouant avec lui au Lawn-Tennis.

Si vous laissez prendre le

BAUME RHUMAL